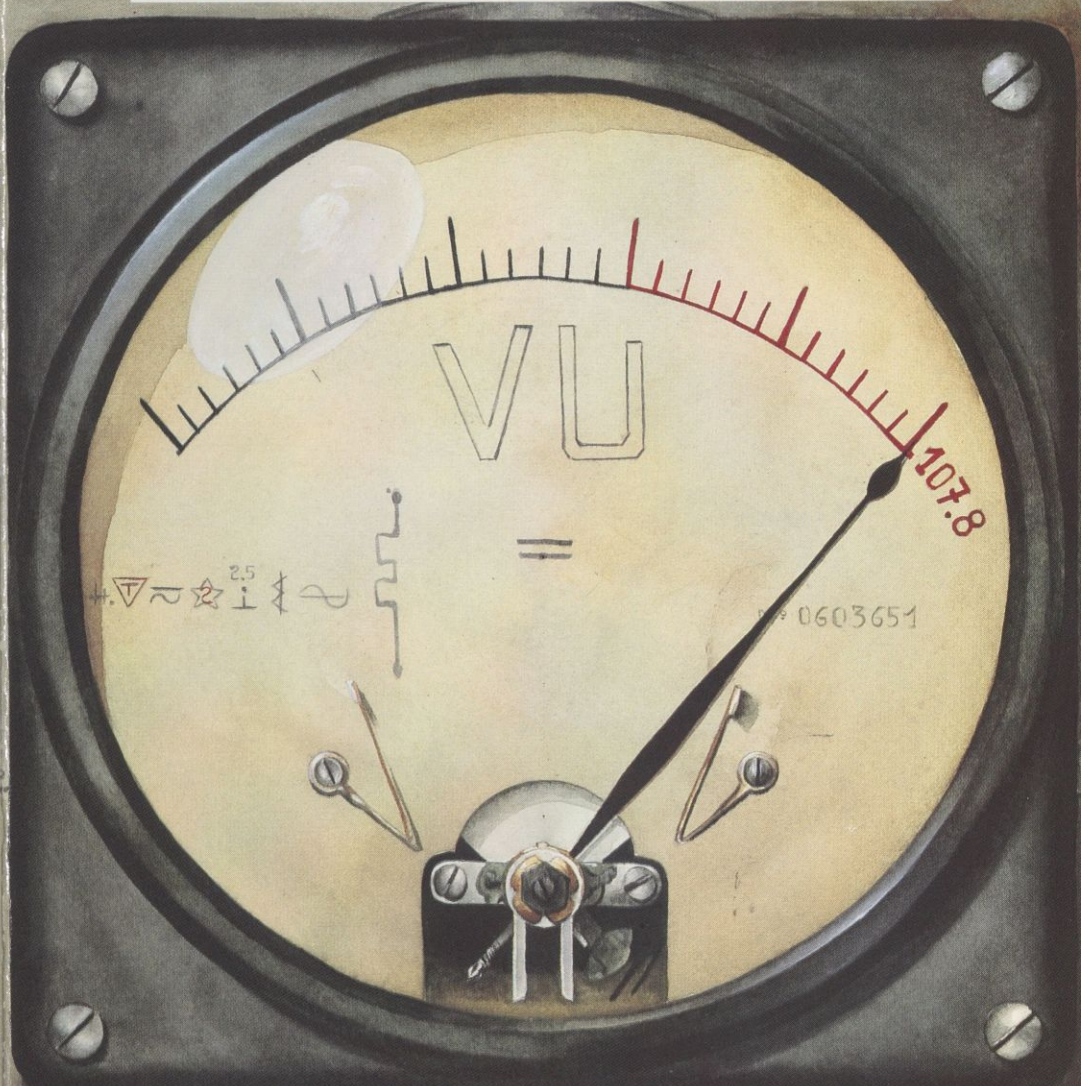
8·Y²
112996

Christophe Bourseiller

roman

MESSAGE REÇU



SPENGLER

MESSAGE REÇU

8Y2
112996

823 1882306

CHRISTOPHE BOURSEILLER

MESSAGE REÇU

Directeur de collection
Marc Dolisi

1995
SPENGLER
130, Bd Saint-Germain
Paris 6e

DL- 09 01 1995 00390

© Spengler éditeur, Paris, 1995
Illustration de couverture : Laurence Etienne
ISBN : 2-909997-32-4



À la mémoire de Junius F.

À mon père

MARDI 1er JUILLET

Les lumières s'éteignirent, puis se rallumèrent.

Après quelques instants de stupeur, la salle brusquement réveillée clapota de vagues applaudissements mollassons. Les deux comédiens polonais vêtus de sacs en plastique saluèrent sans sourire, avec les mêmes gestes mécaniques et faux qu'ils avaient prodigués durant tout le spectacle. Ils ne furent pas rappelés. Le théâtre des Bouffes du Nord était aux trois quarts vide. Joseph Frey s'étira paresseusement et raidit les jambes.

C'est alors qu'une douleur atroce et fulgurante le vissa à son banc de bois. Il se mordit les lèvres pour ne rien laisser paraître du tourment qui l'assaillait. De fines gouttes de sueur naquirent sur son front doré par un récent bronzage. Il ne put retenir l'esquisse d'un gémissement, qui s'insinua entre ses dents serrées, mais ne fut heureusement remarqué de personne. La honte ne se mêlerait peut-être pas à la souffrance.

« Je suis bloqué. »

L'évidence le frappa et il faillit sourire. Comment allait-il se relever ? Il venait de passer trois bonnes heures sur un siège dépourvu de dossier. Il n'en fallait pas plus pour ranimer le feu. Joseph venait d'assister à un spectacle de Tadeusz Kantor sur l'absurdité des guerres en général et de la vie en

particulier. L'intrigue pouvait se résumer ainsi : fatiguée de pousser un Caddie en pleurant, une vieille Polonaise finissait par inviter à dîner un détachement de l'armée Rouge composé d'invalides psychopathes, qui improvisaient, en son honneur, une sorte de comédie musicale dépressive. Moralité provisoire : n'y avait-il pas une secrète connivence entre les Caddie des supermarchés et les fauteuils roulants des invalides ? Vrillé par son lumbago, Joseph crut qu'il allait défaillir. Ses muscles étaient entrés en fusion.

Brigitte ne l'aida pas. Sans un mot, sans un sourire et sans l'ombre d'un regard, elle gagna tranquillement la sortie. Elle n'était guère réputée pour son altruisme. Après avoir traversé un mur de douleur, il finit par se mettre debout, et claudiqua en serrant les dents jusqu'au boulevard Barbès. La nuit était étrangement douce. La touffeur avait fait place à un semblant de fraîcheur. La légèreté de l'air donnait des envies de péché, d'insomnie active, d'errance guidée.

Il se planta devant la jeune fille et croisa son regard indifférent. Il allait lui dire quelque chose de définitif, lorsqu'un bruyant cortège déboucha devant eux. Cinquante ou soixante manifestants, menés par un jeune marquis néo-romantique en jabot de dentelle et bas blancs, brandissaient des drapeaux tricolores et s'égosillaient en cadence : « Mitterrand Président ! », ou encore : « On a ga-gné ! ». Une jolie fille en minijupe blanche grimpée sur le capot d'une voiture dominait l'ensemble d'une voix stridente à l'accent précieux : « La-Gauche-a-ga-gné ! »

C'était l'été 1981. La gauche venait effectivement de parvenir au pouvoir, et Paris ne cessait de retentir de slogans. On ne pouvait faire trois pas sans tomber sur un joyeux défilé célébrant à grands cris l'ère nouvelle qui semblait alors s'ouvrir.

Indifférents au tumulte, Joseph et Brigitte se dévisageaient comme on se défigure. Chez l'homme, on lisait la lassitude et le blindage de l'habitude, la reconnaissance silencieuse des

scenarii déjà vécus. Quant à la prunelle féminine, elle disait tout à la fois la fin du voyage, l'ennui déjà bien installé, un vague dégoût flottant et l'imminence de la bovarysation.

Ils rompirent au « Terminus Nord ». Il mangea des tripes, elle une grillade. Ils eurent l'un pour l'autre d'étranges égards. Ils se complimentèrent pour ne pas se haïr. Chacun avait à cœur d'éviter à l'autre de trop souffrir. Ces deux routiers du sentiment savaient pertinemment que leur idylle printanière n'avait guère de chance de survivre à l'été. Y avait-il jamais eu quelque amour entre eux ? Plutôt un bref instant de chair, la découverte fulgurante d'un corps étranger, suivie de son oubli insouciant au rythme des rencontres et du passage à l'heure d'été.

Brigitte était une femme de dix-neuf ans. De la vie, des méandres du cœur, et en un mot, des hommes, elle croyait bien sûr tout savoir. Elle était grande et délicate, avec un visage fin qu'encadraient de longs cheveux châtain de petite fille modèle. Sa peau était blanche, douce, et il émanait d'elle un je-ne-sais-quoi de slave. Elle voulait être chanteuse et venait de réaliser une affligeante maquette disco qu'elle s'obstinait à écouter devant Joseph. Hypocrite et pervers, l'homme faisait semblant d'apprécier l'inepte chansonnette et les couplets susurrés d'une voix pseudo-sensuelle pour mieux palper ensuite sa récompense, le derrière frais et les seins pommelés. Il aimait par dessus tout cueillir à la bouche un baiser au goût de fraise et de lait. Mais ce soir, la boue n'attendait qu'un instant d'inattention pour déferler. Elle ne vint pas. A l'issue de ce curieux dîner échoué dans la diplomatie, les deux futurs ex-amants s'embrassèrent sagement sur les joues, comme de jeunes collégiennes catholiques n'osant pas redoubler leurs bises, de peur de tomber enceintes.

Joseph coiffa son casque intégral et enfourcha son énorme Harley-Davidson noire. Il allait partir. Son regard croisa une dernière fois celui de la jeune fille.

Il lui sembla y lire... de la pitié. La douleur lancinait. Son dos lui faisait parfois penser à un champ de ruines fumantes. Tout au fond de lui, un étrange sentiment de honte se réveilla. Joseph Frey possédait une coûteuse Harley qu'il avait fait importer d'Amérique. Plutôt grand et mince, il était chaussé de santiags soigneusement éculées et moulé dans un jean maintes fois délavé. Il portait un tee-shirt immaculé et ses longs cheveux raides lui tombaient artistiquement sur les épaules... Le tableau moderne était presque parfait. Mais la gravure de mode souffrait d'un défaut rédhibitoire : la belle tignasse soigneusement entretenue était grise. Et l'altier visage du chevalier mécanique était sillonné de rides. Car le motard esthète qui passait de Kantor à la bécane n'était autre qu'un vieil homme de soixante-trois ans, que les rhumatismes minaient et que la solitude cernait. Il pensa à ses mains pécheresses et se sentit souillé. Brigitte continuait à le regarder d'un œil de grande sœur vaguement attendrie. Il passa la première et s'arracha du bitume en déchirant l'air. Son casque noir lui donnait des airs d'ange de l'enfer. Il ne la revit plus.

MERCREDI 2 JUILLET

Minuit sonna au loin. Les rues étaient presque désertes. Faubourg Poissonnière, des types en blouson collaient des affiches artisanales : « Ni droite, ni gauche, ni dieu ni maître ». Joseph ne ralentit que lorsqu'il atteignit la rive gauche.

Pourquoi fonçait-il ? Avait-il peur ? Il venait pourtant d'offrir à la jeune Brigitte la plus pépère et la plus ronronnante des scènes de rupture. Il sentit une vague de chagrin le traverser, vite, à la hauteur de Notre-Dame. Non, il n'avait aucun droit sur elle. La différence d'âge était trop implacable. Il devait déjà s'estimer heureux d'avoir pu toucher un instant son jeune corps.

Joseph Frey appartenait à la race très particulière des oubliés du destin. Sa vie, il l'avait passée dans une petite ville de province, au charme médiéval et à l'ennui royal. Véritable slalomeur de l'esquive, il avait, tout au long de son existence, réussi à craindre les tempêtes et à éviter les avalanches. Un homme prudent. En 1939, il avait vingt et un ans. Mobilisé comme tous ses camarades, il se fit ramasser sans combattre par une brigade allemande et passa toute la guerre entre parenthèses, dans un stalag sinistre de Bavière, où il eut tout le temps de lire *Guerre et Paix* puis *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Il ne fut libéré qu'à l'âge de vingt-six ans, avec le

sentiment amer d'avoir gâché sa jeunesse, sans avoir pour autant vécu l'enfer des camps. Il n'était ni héros ni rescapé. Rien qu'un troufion à la Bourvil épluchant des patates dans un stalag allemand. Un numéro vite oublié.

En 1950, il épousa la charmante fille d'un notaire cossu et ouvrit une librairie scolaire à quelques mètres de la cathédrale de Poitiers. Dès lors, sa minable existence ressembla à un long fleuve mollasson. Il n'y eut ni cassure ni miracle, jusqu'au jour de 1973 où Martine, la femme, l'épouse, se tua dans un accident de voiture. Nul ne comprit jamais pourquoi elle avait oublié de tourner dans un virage. Ses deux fils étaient grands. L'un était docteur de campagne, l'autre jouait du sax. Un soir, Joseph se regarda longuement dans la glace qui surplombait la cheminée du salon, où personne n'allumait jamais aucun feu de peur d'éparpiller les cendres. Le lendemain, il mettait en vente sa boutique et montait à Paris avec vingt ans de retard.

Il acheta une galerie près du trou des Halles, un quartier cerné de palissades et planté de grues, que l'on disait promis à un grand avenir commercial. « Casablanca » était née, et Joseph devint tout naturellement un galeriste d'avant-garde. Une nouvelle routine le submergea alors, doucement. Chaque saison, il accueillait les artistes les plus déjantés et les plus provocateurs. Le marché de l'art était en pleine expansion et les investisseurs chinaient sans fin, à la recherche de l'oiseau rare qui allait prendre la succession du maître de l'heure, Andy Warhol, dont les tableaux atteignaient des sommets.

« Casablanca » s'ouvrit aux courants les plus nihilistes, les plus urbains, les plus new-yorkais. Quant à Joseph, il se métamorphosa doucement en un vieux play-boy branché. Sa jeunesse perdue dans un stalag, il la vivait enfin dans le Paris des années soixante-dix.

Il était maintenant un clandestin de l'existence, un vivant sans visa. Éternel nageur en dos crawlé, il observait le flot

des passions sans jamais se mouiller vraiment. Il avait toujours été étranger à la notion d'ambition. Joseph Frey était un homme passif, un méditatif, qui gagnait sa vie sans trop d'efforts en prélevant sa dîme sur l'œuvre des autres. Il ne s'intéressait ni à l'argent ni au pouvoir. Au fond, il ne vivait que par habitude, en consommant modérément l'instant présent. Il aimait l'art contemporain, les femmes, les voyages... Mais il tentait surtout, et par tous les moyens, de tromper l'Ennui.

Ce tigre inchevauchable, Joseph ne cessait de le combattre. En pure perte. Il était donc un homme libre. Libre de s'ennuyer comme un cargo qui sombre.

A la hauteur de l'hôtel des ventes, qui occupait encore l'emplacement de la gare d'Orsay, il fut doublé par de vigilants policiers motorisés, qui l'observèrent avec suspicion, avant d'accélérer brutalement. Malgré l'heure tardive, des manutentionnaires immigrés déchargeaient des meubles anciens.

Lorsque l'ombre de la tour Eiffel commença à cacher la lune, il se gara le long du trottoir désert, face au pont du Trocadéro. Abandonnant sa moto fumante, le jeune vieux allait s'asseoir sur un banc qui regardait la Seine, lorsqu'une fille vêtue d'un ample manteau gris et coiffée d'une casquette d'apache s'approcha. Elle avait un drôle de regard chafouin. Elle fit mine de passer puis se planta subitement devant lui. Tout arriva très vite. D'un geste ample et théâtral, elle sortit de sa poche intérieure un petit revolver, le tendit et tira. D'un seul coup, l'air se glaça... Mais l'arme n'était qu'un jouet d'enfant. Elle s'enfuit à toutes jambes en éclatant d'un rire qui sonnait faux. Joseph se passa la main sur le front. Il n'avait même pas eu le temps d'avoir peur.

Il respira profondément l'air frais, puis tendit l'oreille. Effet naturel de l'heure tardive, le grondement des machines s'était presque tu. Un silence précaire s'installa peu à peu. On entendit au loin la sirène d'une ambulance, et ce fut tout.

Un vent nocturne et froid commença à souffler, tandis qu'un vieux *Parisien Libéré* passait et repassait sur le quai, dans un bruit de pages froissées. Il n'y avait presque pas d'étoiles. Joseph frissonna.

JEUDI 3 JUILLET

Mais où était donc passé l'état de grâce ?

La situation était pour le moins irréelle. Depuis le 10 mai, la France était théoriquement gouvernée par une alliance de socialistes et de communistes désireux de changer la vie. Or le phénomène fondamental, c'est que rien de rien n'avait bougé. Paris était toujours Paris, les flics avaient toujours des gueules de flics, et les banquiers des sourires sympathiques de banquiers avenants. Comment y comprendre quelque chose ? Les Français avaient-ils rêvé ? Il y avait bien, de temps en temps, des manifs joyeuses avec banderoles et flonflons, mais rien de plus. La révolution n'avait décidément pas éclaté. Quant au « peuple de gauche », il se contentait d'attendre sagement l'avènement progressif d'une société sans inégalités ni scandales. Le changement dans le calme et la continuité.

Anarchie, créativité et renouveau ne dominaient alors qu'un seul faisceau du spectre. Pour vivre vraiment « la grâce », il fallait allumer la radio. Tout se jouait derrière le rectangle grillagé du transistor. Depuis la victoire de François Mitterrand, une véritable diarrhée verbale s'était emparée de la modulation de fréquence, la F.M.

Jaillies de nulle part, plus de trois mille « radios libres » émettaient à travers la France dans le plus chaotique et le plus invraisemblable des désordres hertziens. Le plus minus-

cule des villages perdus avait maintenant au minimum deux radios : tandis que le docteur passait ses disques de jazz sur la fréquence des nantis, le cafetier donnait des cours de patois entrecoupés de morceaux disco sur celle des écologistes. Chacun dévoilait ses lubies secrètes et ses manies obsessionnelles dans la tolérance et l'indifférence.

Dans Paris *intra-muros*, l'auditeur égaré pouvait déguster environs deux cent postes, aux noms cabalistiques et parfois même abscons : *Lumière*, *Mystère*, *Grand Angle*, *Tomate*, *Alpha*, *Solidarité*, *La Bulle*, *K.L.O.D.*, *Cité Future*, *Ici et Maintenant*, *Oblique*, *Montmartre*, *Paris Actualités*, *R.F.M.*, *Pom'*, *le Poste parisien*, *Gilda la Radiopolitaine*, *Traffic*, *Décibels*, *Vocation*, *Service tour Eiffel*, *Shalom*, *Judaïque*, *Forum*, *Jet*, *Boulevard du Rock*, *N.R.J.*, *Gaie*, *Ark-en-Ciel*, *Spectacle F.M.*, *Trois*, *Treize*, *Libertaire*, *Notre-Dame*, *Tchatch*, *Amplitude 8*, *Cocotier*, *Soleil*, *Paris*, *Jazzland*, *Nova*, *Cosmos*, *Mégal'O*, *Mercure*, *Ivre*, *Mirée*, *Canaille*, *J*, *Carol*, *Carbone 14*...

On aurait pu poursuivre longtemps l'énoncé lettriste des F.M. de 81. Détail révélateur : on ne dénichait dans la liste qu'une infime poignée de vrais pros. La plupart des nouveaux radioteurs avaient dans le civil une autre occupation. Mais de neuf heures du soir à huit heures du matin, ils se défoulaient en une véritable orgie de paroles désordonnées, de délires et d'imbécillités. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la F.M. bouillait, écumait, écopait. Liberté totale, transgression douteuse, rien à dire, tout se mélangeait, se conjuguait, s'accumulait, s'annihilait. Les radios n'avaient ni fric, ni bandes, ni disques. Mais elles se débrouillaient tant bien que mal, et multipliaient les coups fumants. *Gilda* avait par exemple réussi à émettre depuis l'Afghanistan en guerre contre l'Union soviétique. *Mégal'O* avait décidé un soir de pirater *Radio France*. Elle s'amusa donc à rediffuser *France Inter* sur son antenne, en agrémentant les programmes officiels de comptines paillardes ou paysannes, qu'un animateur maison

glapissait au micro : « Jeanneton prend sa faucille, pour aller cueillir le hooooux... »

Il y avait partout et toujours de merveilleux incidents techniques. Les micros tombaient en direct des tables bancales... De prodigieux et intempestifs sifflements des haut-parleurs venaient briser les tirades poussives et raccourcir les bégaiements de jeunes speakers pleins de bonne volonté... Dieu, qu'ils étaient vaillants, les nouveaux « èfemistes »! Ils bredouillaient, bafouillaient, zézayaient, chuintaient, rotaient, pétaient, bavaient et s'engueulaient à longueur de programme.

L'auditeur devenu explorateur kamikaze ne savait jamais sur quelle bande de vrais psychiatrisés il allait tomber. Tourner le bouton du transistor revenait à plonger dans l'inconnu.

Un soir, on entendit un dîner mondain, diffusé en direct par un convive facétieux. *Pom'* eut une autre idée goûteuse. Quelques jours après son démarrage historique, la jeune station décida de partir en vacances. Du jour au lendemain, les programmes poussifs furent remplacés par une cascade d'eau fraîche agrémentée de roucoulements d'oiseaux, qui passa en continu jusqu'au milieu du mois d'octobre. L'auditeur épuisé pouvait ainsi à tout moment se rafraîchir à l'onirique torrent.

Il y avait aussi les solitaires, adeptes du journal intime radiophonique. Leur technique était simple : ils vivaient au micro. Chaque instant de leur banale existence était ainsi diffusé. Que sonne le facteur, et le bruit de la porte d'entrée se répercutait dans les récepteurs.

Tonnerre était le meilleur exemple du genre. On y entendait en continu la vie quotidienne de son P.-D.G.-animateur : tout en se lavant les dents et en faisant griller ses toasts, il évoquait au hasard les rêveries qui l'agitaient. Il recevait comme tout un chacun des coups de fil personnels et en faisait profiter l'auditeur :

« Alors, mardi, on dîne chez Jean-Louis ? Très bien, alors à

mardi. Au fait, tu as fait réparer ta voiture ? Et tes bougies, elles vont bien ? »

C'était au fond totalement ethnologique. Précisons que le maître de *Tonnerre* était doté d'une voix grave et rauque d'acteur des années cinquante. Effet sonique garanti.

Mais la palme de l'étrange revint sans doute à ce poste inconnu, qui refusait de dire son nom, et qui passa plus de deux semaines à compter :

« Dix milliards deux cent soixante dix millions sept cent vingt-deux mille trois cent deux, dix milliards deux cent soixante dix millions sept cent vingt-deux mille trois cent trois… », et ainsi de suite, jusqu'à l'apocalypse.

Joseph était depuis longtemps un adepte expérimenté des stations improbables. Naguère, en 74-75, il scannait les ondes courtes, cherchant sans fin quelque antenne de guerre froide qu'il ne connaissait pas. Sa favorite était alors la très kitsch *Radio Tirana*, qui diffusait depuis l'Albanie un message stalinien habillé comme dans les années trente. Chaque premier mai, *Radio Tirana* prenait position en plein milieu du défilé national. Noyé dans les rires et les fanfares, l'imperturbable animateur marxiste-léniniste faisait semblant d'être content. On se serait cru dans une fable de George Orwell.

Lorsque les premières pirates firent leur apparition sur la bande F.M. en 1978, Joseph ressentit un doux chatouillis. Il abandonna immédiatement Tirana pour se poster en embuscade sur la zone 88-108 mégahertz, et ne fut pas déçu. Avant tout le monde, il découvrit *Fil Rose*, *Cent*, *Ivre*, *Génération 2000*, *Paris 80*, et toutes celles qui choisissaient prudemment l'anonymat. Car la guerre faisait encore rage. Officiellement, seules les radios du service public avaient le droit d'émettre. Les clandestines étaient donc systématiquement pourchassées par les patrouilleurs de Télé-Diffusion de France, qui tentaient de couvrir les nouvelles stations au moyen d'assourdissants sifflements de guerre froide. Le brouillage

faisait rage. Mais les radios étaient plus malignes que les censeurs. Dès qu'arrivait le « bip-bip » strident de la police des ondes, la victime changeait subrepticement de fréquence. Des nuits entières, radioteurs et brouilleurs jouaient ainsi au chat et à la souris. Et l'auditeur se prenait au jeu, finissant lui aussi par traquer sans fin sa radio favorite.

A partir du 10 mai 1981, le brouillage cessa progressivement. Pour les pionniers, l'heure de la victoire avait enfin sonné. Comme des milliers d'autres clandestins de l'écoute, Joseph se frotta les mains. Chaque nuit, il passa dès lors entre cinq et huit heures à sauter d'une station à l'autre, dans l'espoir de capter un dérapage, un moment fort, une folie ordinaire.

Un soir, il entendit sur *Carbone 14* un couple qui faisait l'amour en direct. Les facétieux potaches radiophoniques avaient circonvenu une prostituée du bois de Vincennes et lui avaient offert une somme modique (mais quelle promotion !) pour faire l'amour sur la table même qui supportait les micros. Mais tout ne s'était pas passé comme prévu. La créature avait bien commencé à se déshabiller hors antenne, mais elle s'était effarouchée de la présence de photographes de presse et avait finalement refusé tout acte public. Déconfits, les animateurs maison n'avaient plus qu'une seule solution : le simulacre. C'est ainsi qu'un homme et une femme, sagement assis devant une table, émirent pendant plusieurs minutes des gémissements de plaisir, tandis qu'un speaker déluré décrivait des scènes imaginaires de tables de mixage croulant sous le poids des ébats.

Une autre fois, Joseph subit sans trop se forcer un curieux feuilleton lesbien : « Roblochon Story ». Une amazone urbaine y décrivait ses conquêtes avec force détails salaces, tandis qu'autour d'elle, quelques amies gloussaient. Ce n'était pas toujours brillant et l'intelligence était parfois en berne, mais la surprise était au coin du bois.

Joseph écoutait la radio d'une façon très particulière. Il